



HAL
open science

Entretien

Florence Verdin

► **To cite this version:**

Florence Verdin. Entretien. La montagne qui marche, texte et photographie de Sébastien Sindeu, pp.I-VIII, 2023, 978-2-9585636-0-8. hal-04679714

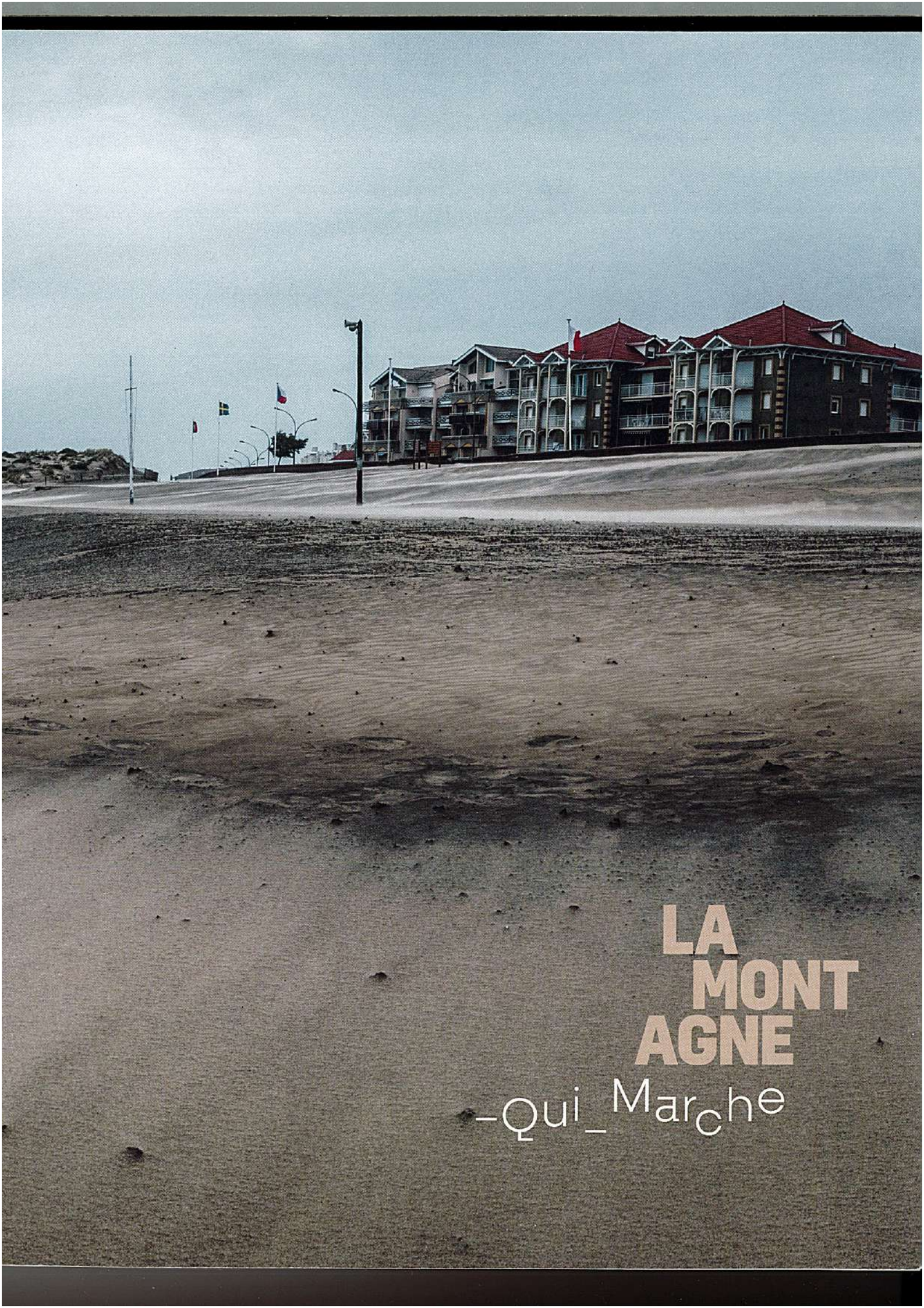
HAL Id: hal-04679714

<https://hal.science/hal-04679714v1>

Submitted on 28 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**LA
MONT
AGNE**

-Qui_Mar_che



Florence Verdin
Archéologue, chercheuse CNRS,
institut Ausonius

« Quel intérêt présente le littoral pour une archéologue ?

— Je suis spécialisée dans l'étude des sociétés de l'époque gauloise. Or, le littoral, notamment dans ce secteur, compte énormément de sites relatifs à ma période: l'âge du Fer, qui s'étend entre le VI^e siècle avant Jésus-Christ et le changement d'ère. Les sociétés protohistoriques sont encore mal connues. À travers ces sites, on peut réfléchir et mieux comprendre tout le système économique qui se met en place dans ces espaces très particuliers.

— En quoi ces espaces sont particuliers ?

— Il faut savoir que le littoral que nous connaissons était à l'époque constitué de marais, donc de zones humides, exactement comme ceux qu'on trouve du côté estuarien, à l'heure actuelle, dans le Médoc. C'étaient des réserves de ressources vivrières très diversifiées que toutes les sociétés, depuis le début de la sédentarisation au néolithique, ont cherché à exploiter: le sel, les pâturages pour faire paître les troupeaux, évidemment la pêche et la collecte de coquillages. Toutes ces activités sont encore assez mal connues, finalement. Nos recherches permettent d'obtenir des données pour restituer ces systèmes économiques.

— Vous travaillez uniquement sur l'âge du Fer et la période gauloise ?

— Je me suis finalement intéressée à bien d'autres périodes que ma période d'origine car, sur ces sites du littoral, on trouve à la fois des occupations du néolithique, de l'âge du Bronze, de l'âge du Fer, de l'époque romaine.

En fait, nous couvrons plusieurs millénaires : du cinquième millénaire avant Jésus-Christ jusqu'au changement d'ère, et voire même un peu après, jusqu'aux v^e et vi^e siècles après Jésus-Christ. C'est un challenge parce qu'il faut arriver à étudier toutes ces époques et à trouver des spécialistes qui puissent travailler en collaboration avec notre équipe de façon à maîtriser l'ensemble des problématiques historiques et archéologiques touchant ces différentes périodes.

— **Pourquoi ce champ d'exploration n'avait pas été étudié plus que cela jusqu'ici ?**

— Ça l'avait été curieusement un peu dans les années 1990, voire avant, mais c'était surtout le fait de bénévoles et d'associations archéologiques locales, qui se sont créées un réseau et ont contribué à enrichir ce qu'on appelle la carte archéologique des sites littoraux. Il n'y avait en revanche pas vraiment d'études de la part de chercheurs institutionnels. Pour quelles raisons ? Je ne sais pas. Cela tient probablement aux particularités de la région Nouvelle-Aquitaine où, jusqu'à récemment, les chercheurs en archéologie étaient peu nombreux. On connaissait un peu ces espaces grâce à des découvertes plus ou moins anciennes mais, en fait, on était incapable de les comprendre et d'en restituer l'histoire.

— **Géographiquement, sur quels secteurs travaillez-vous ?**

— Nous travaillons surtout sur le secteur entre Soulac et l'anse du Gurp, sur la commune de Grayan-et-l'Hôpital, car il compte énormément de vestiges directement impactés par l'érosion, qui est de plus en plus galopante. Mais il faudrait qu'on puisse s'intéresser à un espace encore plus large, englobant la pointe du Verdon pratiquement jusqu'à Lacanau. Ces secteurs ont des sols anciens, eux aussi directement mis à jour par l'érosion. Mais il faudrait être beaucoup plus

« Le paysage a énormément changé sur les derniers dix mille ans. Le trait de côte s'est déplacé. Il était bien plus à l'ouest qu'il ne l'est aujourd'hui. »



nombreux... Raisonnablement, nous avons donc décidé de nous concentrer sur le secteur de Soulac.

— **L'érosion du littoral vous rend-elle aussi service ? Vous aide-t-elle à découvrir de nouvelles choses ?**

— Incontestablement, oui. Je ne peux pas dire le contraire. Si cette érosion n'était pas aussi sévère, nous n'aurions pas découvert autant de choses. Le revers de la médaille est que cela nous oblige à une course effrénée contre la montre, puisque l'érosion va très, très vite, surtout dans le secteur de Soulac. Nous en sommes à plusieurs mètres par an. Étant donné la concentration des vestiges, nous ne sommes pas suffisamment nombreux pour pouvoir sauvegarder tout ce qui est mis au jour par l'érosion en une année. Nous y arrivons parfois lorsque les conditions météo ne sont pas trop problématiques mais, les années où les tempêtes se succèdent, comme en 2014 par exemple, nous n'arrivons plus à faire face. Nous sommes donc obligés de faire des choix et de nous recentrer sur certaines portions, en laissant passer un certain nombre de vestiges.

— **Quels critères guident vos choix ?**

— Ce sont nos connaissances des différentes périodes. Nous allons plutôt cibler les constructions car elles nous fournissent des informations importantes sur les activités pratiquées par ces différentes sociétés. En revanche, nous laissons les choses les plus fragiles, sachant que nous n'arriverons pas à les sauver, ou celles qui peuvent être documentées par une simple photo à un instant T. Je pense par exemple aux empreintes animales, très nombreuses sur la plage de Soulac. Nous savons que, de toute façon, elles ne resteront que le temps d'une marée. Nous les photographions et les localisons pour les documenter, mais nous savons que nous ne pourrions pas aller plus loin.

— **Quelles sont les spécificités du territoire de Soulac ?**

— Le territoire de Soulac est actuellement sur l'estran, c'est-à-dire la zone régulièrement soumise aux marées. Tous les sites sont ainsi découverts à marée basse, puis submergés à marée haute. Cela représente déjà une contrainte très particulière par rapport à d'autres secteurs de la côte qui sont plutôt à l'interface entre les dunes et la plage. Cela conditionne nos interventions et leurs modalités. Une autre particularité de Soulac est qu'il s'agit d'anciens marais rétro-littoraux, c'est-à-dire qu'ils se situaient derrière le cordon dunaire. Ce dernier, aux époques que nous étudions, était en effet bien plus à l'ouest – à quelques kilomètres, probablement. Aujourd'hui, nous parlons de secteur littoral mais ce n'était pas le cas.

— **Quand on parle de plage, on s'imagine uniquement du sable. Quelle est en fait la nature des sols ?**

— Effectivement, quand on arrive sur les plages de Soulac, on a tendance à ne voir que du sable. En fait, sous ce dernier, se trouvent des niveaux argileux généralement de couleur noire. Pour les personnes venant se baigner, ce n'est pas très engageant mais, pour nous, ce sont ces sols qui sont vraiment importants et cruciaux. Il s'agit d'anciennes tourbières, d'anciennes vasières littorales. C'est là que l'on trouve tous les vestiges qui nous intéressent. Ils ne sont accessibles qu'à certains moments de l'année, notamment en hiver quand tous les sols sont « dégraissés », que le sable s'en va. À l'inverse, en été, ces paléosols sont recouverts et les vestiges masqués.

— **Cette nature de sol se retrouve sur d'autres parties du littoral ou est-elle spécifique à Soulac ?**

— En Nouvelle-Aquitaine, on la retrouve à certains endroits sur les côtes de la Charente-Maritime, de l'île d'Oléron, de l'île de Ré et, bien sûr, du Verdon jusqu'aux alentours de Montalivet et Lacanau. Ailleurs en France, de nombreuses autres régions comptent des marais littoraux qui, progressivement, se retrouvent dégagés par l'érosion. C'est le cas notamment de plusieurs secteurs de la côte vendéenne, en Bretagne, mais aussi, par exemple, autour de la baie de Somme. Et chaque fois, on a des occupations et structures plus ou moins similaires à ce que l'on trouve à Soulac.

— **Comment expliquez-vous cette présence argileuse ?**

— Les niveaux argileux se forment en général dans les zones humides, dans les bras de rivières ou dans les bordures de plaines alluviales, et dans les marais bien évidemment. À Soulac, nous ne sommes pas loin de l'ancien estuaire, qui était probablement davantage ramifié, avec différents bras d'un bout à l'autre de ce secteur du Médoc. Les recherches paléo-environnementales permettent de les retracer. La Garonne est par ailleurs un fleuve charriant énormément d'alluvions. Le taux de sédimentation dans les vasières est donc très important. C'est ce qui explique que nos vestiges archéologiques soient particulièrement bien conservés. Ils sont "stratifiés", avec un empilement de niveaux de différentes périodes.

— **Cela signifie que le sol a été en mouvement à travers les âges ?**

— Oui, c'est cela. L'intérêt de notre programme de recherches est de percevoir non seulement les activités humaines sur ces espaces, mais aussi leur rapport avec un paysage qui a énormément changé depuis la fin de la dernière glaciation, sur les derniers dix mille ans. Le trait de côte s'est déplacé. Il était bien plus à l'ouest qu'il ne l'est

aujourd'hui. Les anciens marais que l'on voit encore dans les secteurs de Soulac, de Talais ou de Saint-Vivien etc. sont aujourd'hui presque complètement asséchés mais étaient en eaux aux périodes qui nous intéressent.

— **Cette nature argileuse est un atout ou complique-t-elle les recherches archéologiques ?**

— Un peu les deux. C'est un atout parce que les vestiges archéologiques, et notamment les restes organiques – bois, graines, charbons, insectes, parasites, etc. – y sont conservés pendant des milliers d'années, si les niveaux argileux conservent leur humidité – ce qui est le cas. C'est aussi un inconvénient puisque ces niveaux sont extrêmement compacts et très durs. Les archéologues doivent donc travailler avec des petits outils de dentiste, des truelles, etc. C'est très fastidieux de dégager les vestiges dans ce genre de sédiments.

— **Comment se déroule un chantier de fouilles ?**

— Le premier critère est de prendre en compte les horaires et coefficients de marée. En général, nous cibons les semaines de forts coefficients qui nous offrent le plus de temps entre la marée descendante et celle montante. Nous privilégions aussi la saison hivernale quand le sable a, en principe, disparu. L'accès aux vestiges est ainsi plus facile et nécessite moins de terrassements à la pelle mécanique pour parvenir aux niveaux archéologiques nous intéressant. Au final, c'est cependant assez difficile d'anticiper ces missions car ce qui va déterminer l'endroit où nous allons implanter le chantier de fouilles ce sont d'abord les conditions de l'estran à l'instant T. Parfois, on se dit qu'on va intervenir sur tel secteur et puis on ne peut pas parce qu'une baie s'est formée et que le secteur est noyé. D'autres fois, ce sont des vestiges qui vont sortir de façon imprévue alors qu'on ne les avait pas

identifiés un mois avant. Nous nous adaptons, en fonction de paramètres sur lesquels nous n'avons absolument aucune prise.

— **La dune est aussi en mouvement ?**

— Oui, clairement. La dune, ou ces environnements sableux en tout cas, bouge en permanence. Cela rend très difficile la possibilité de se repérer à l'œil nu. Tous les repères fixes changent, des arbres tombent chaque année. C'est vraiment surprenant. D'où l'intérêt de toujours nous déplacer avec un GPS afin de pouvoir localiser très précisément nos observations, établir une cartographie et s'y référer. Sinon, nous sommes complètement perdus !

— **Comment s'effectue cette cartographie ?**

— Chaque hiver, nous menons plusieurs opérations de prospection, c'est-à-dire de reconnaissance des sols de la plage avec le GPS. Cela nous permet de cartographier toutes les observations possibles et imaginables : les sites archéologiques, mais aussi les affleurements sédimentaires qui nous paraissent importants. C'est cette carte cumulative qui, depuis plusieurs années, nous permet maintenant de cibler le déplacement des habitats et des activités sur ce grand espace de deux kilomètres de long pratiquement. Pour une petite équipe comme la nôtre, c'est beaucoup de suivis et de visites.

— **Qu'est-ce qui a déterminé le choix de Soulac ?**

— Les connaissances accumulées depuis une quarantaine ou une cinquantaine d'années sur ce secteur par des archéologues bénévoles montraient sa richesse, mais nous ne disposions d'aucune donnée datée ni précisément localisée. Cela suscitait beaucoup de questions et, en tant que chercheurs, nous avons voulu y répondre. Au début, nous avons un peu hésité et avons

essayé différents secteurs. Cela nous a permis de resserrer nos investigations autour d'un point crucial, ce fameux secteur entre Soulac et l'Amélie où la densité de vestiges semble plus importante.

— **Quelles sont vos découvertes les plus remarquables ou spécifiques ?**

— Les occupations à Soulac commencent au néolithique, c'est-à-dire au quatrième millénaire avant notre ère. Les premières structures en bois commencent alors à apparaître, probablement liées à la production du sel. On sait en effet que le sel est produit dès le néolithique, pour la consommation quotidienne des populations, l'alimentation des animaux et la conservation des denrées comestibles. À partir de cette période, les secteurs de ces marais infralittoraux sont littéralement colonisés pour l'approvisionnement en sel. On retrouve par exemple de nombreuses structures – des fosses étayées par du bois – dans lesquelles on captait ou stockait de l'eau ou de la saumure, avant d'en extraire des pains de sel. Cette activité est la plus importante au néolithique et reprend au premier âge du Fer, entre le VII^e et le IV^e siècles avant notre ère environ. À cette période-là, les techniques d'exploitation, qu'on appelle ignigènes, sont cependant un peu différentes. On fait chauffer la saumure dans de grands fours pour obtenir des pains de sel qui sont ensuite probablement transportés vers l'arrière-pays. D'autres activités se développent aussi, plus ou moins en lien avec la production du sel, comme le pâturage. Les empreintes animales attestent de la présence de troupeaux d'ovicapridés et de bovidés circulant très librement. On en retrouve aussi d'ailleurs dans d'autres secteurs des marais littoraux. On peut supposer que cet élevage était rendu possible par le fait de pouvoir conserver la viande sous la forme de salaison, avant de la commercialiser ou de l'échanger avec l'arrière-pays.

— **Est-ce que vous avez trouvé les traces d'autres activités ?**

— Une deuxième activité, très importante également, est la production des huîtres mais à une période un peu plus tardive : à l'époque romaine, entre le I^{er} et le VI^e siècles de notre ère. Le secteur est alors irrigué par d'anciens chenaux circulant au milieu du marais. Des bassins rectangulaires y sont aménagés, dans lesquels on retrouve encore des couches d'huîtres très importantes et qui ont toutes à peu près la même taille; ce qui montre bien qu'elles étaient élevées dans ces bassins pour être ensuite commercialisées. À l'époque romaine, on sait que la société était très friande de ces huîtres. On en mangeait dans les territoires des Médules – le peuple antique qui habitait le Médoc à cette époque-là.

— **Des objets remarquables ont-ils été trouvés ? Je sais qu'au Gurp, il y a...**

— ... un panier.

— **Voilà ! Pouvez-vous m'en dire plus ?**

— Nous les appelons "paniers" pour simplifier, mais il s'agit de structures en clayonnage sans fond, qui étaient aménagées dans des fosses servant probablement de cuves à saumure. Nous en avons trouvé plusieurs à la Lède du Gurp, sur la commune de Grayan-et-l'Hôpital, immédiatement au sud de Soulac. Cette découverte était inédite. Jamais ce genre de structures n'avait été observé auparavant. Pour le reste, il n'y a pas vraiment d'objets emblématiques. En fait, en tant qu'archéologues, nous ne sommes pas très attachés à l'objet. Si on en trouve un bien conservé, cela fait toujours plaisir, bien sûr; mais ce n'est pas le plus important. C'est l'ensemble qui compte: la structure archéologique, sa localisation, son environnement et les objets, bien sûr, car ils nous éclairent sur les activités pratiquées.

— **Est-ce que cette relative méconnaissance de ces périodes alimente des légendes ?**

— Oui, tout à fait. Il est d'ailleurs très intéressant de se pencher dessus. Par exemple, il en existe une sur une ville engloutie au large de Soulac qui repose probablement sur une réalité. Au XIX^e siècle, certains éléments de céramique gallo-romaine ont en effet été trouvés au large de l'Amélie. Nous-mêmes avons mis en évidence l'existence d'une voie sur la plage de Soulac, allant en direction de Cordouan. Il y a donc forcément des terres submergées à l'heure actuelle qui étaient occupées dans l'Antiquité, et même avant. Ces légendes ont souvent un fond de vérité. Les scientifiques doivent ensuite débrouiller la part de la tradition orale et des mythes de celle des données scientifiques.

— **L'érosion du littoral est un fléau naturel. Quel regard portez-vous dessus en tant qu'archéologue ?**

— C'est un fléau car nos sociétés actuelles ont beaucoup trop colonisé ces espaces littoraux. Dans les périodes plus anciennes, ces marges, cette interface terre/mer, n'étaient pas occupées par des villes ou des installations pérennes, ou en tout cas beaucoup moins qu'aujourd'hui. Il y avait donc moins de risques. Nous avons perdu la mémoire collective de ces zones littorales qui sont certes très agréables, mais peuvent aussi être le théâtre d'un déchaînement temporaire mettant à mal les vies et les installations. Cette longue histoire n'aurait jamais dû être perdue de vue.

— **Peut-on dire que les habitants des temps passés étaient plus sages que nous ?**

— La réflexion sur les paléo-risques est une thématique de recherche encore en devenir et que nous comptons bien développer. On a tendance à dire aujourd'hui, avec le recul, qu'ils

«[...] il n'y a pas vraiment d'objets emblématiques. Nous en fait, en archéologie, on n'est pas très attaché à l'objet... »



étaient plus sages que nous. Mais ce n'était peut-être pas le cas. Quand on étudie des périodes pour lesquelles nous n'avons ni archives, ni textes, il est difficile de dire quelle est la part d'adaptation, de vulnérabilité, de gestion du risque. Une partie du défi est de mieux prendre en compte nos données scientifiques pour estimer si des installations particulièrement vulnérables aux risques climatiques ont existé en bord de mer, comment les populations y faisaient face, si certaines périodes ont connu la désertion de ces zones littorales ou, au contraire, des réinstallations. Ces questions sont directement liées à celles que l'on se pose pour nos sociétés actuelles, mais ont été très peu traitées pour ces périodes très anciennes. C'est donc un véritable challenge de les aborder.

— **Cela me fait penser au bâtiment devenu emblématique de Soulac, Le Signal. Est-ce que ce n'est pas déjà un objet archéologique ?**

— Si, tout à fait. Le Signal devient effectivement un objet archéologique dans le contexte actuel, mais ce n'est pas le premier. Les bunkers le sont devenus avant lui. Autant ils étaient, jusqu'à peu, considérés comme des témoins gênants ou traumatisants de la Seconde Guerre mondiale, autant ils sont aujourd'hui étudiés comme de véritables objets archéologiques. Ils témoignent aussi très bien de l'érosion des soixante dernières années.

— **Votre champ d'action se situe dans le passé. Vous arrive-t-il d'imaginer le futur de ces territoires ?**

— Oui, bien sûr. Cela donne un peu le vertige d'ailleurs. Nos connaissances archéologiques aident à se projeter dans l'avenir et, si on fait de l'archéologie, c'est aussi parce qu'on se pose des questions sur notre temps présent et sur notre devenir. Quand on regarde les prévisions pour 2100, la remontée du niveau marin, la

multiplication des événements extrêmes, etc., on se rend compte que l'on doit absolument se replier de ces espaces et que le plus tôt sera le mieux – pas forcément aujourd'hui dans la minute, mais dans les dix ans ou vingt ans. Si nous ne le faisons pas, les gens vont perdre leurs biens. Si on pouvait éviter d'autres Signal, ce serait quand même préférable pour tout le monde.

— **Que disent ces projections ? Sait-on jusqu'où la mer peut aller ?**

— À l'échelle micro-régionale, les variations ne sont à l'heure actuelle pas suffisamment affinées pour le dire. On peut cependant imaginer que toutes les zones humides, tous les anciens marais drainés seront progressivement remis en eau. De nombreuses actions sont tentées pour essayer de retarder cette échéance, en redonnant par exemple de la liberté à ces espaces, en permettant à l'eau d'en réinvestir certains pour diminuer la pression sur d'autres, plus densément habités. Mais, honnêtement, je pense que, à terme, il faudra s'éloigner de toutes ces zones d'anciens marais. »

— Cet entretien est dédié à la mémoire de Nicolas Dickès, membre de l'équipe bénévole, disparu trop tôt.



02.

Euphorbe des sables
Euphorbia parviflora
Famille des Euphorbiacées
Type biologique : vivace
Taille : de 30 à 60 cm